

# THOREAU

## Walden *suivi de La Désobéissance civile*

Présentation par Sandra Laugier



LES PIONNIERS DE L'ÉCOLOGIE

Le Pommier



Walden  
ou la Vie dans les bois



Thoreau

Walden  
ou la Vie dans les bois  
*suivi de*  
La Désobéissance civile

*Traduit de l'anglais (américain)  
par Louis Fabulet et Léon Bazalgette  
Présentation par Sandra Laugier*

Le Pommier

**Sandra Laugier**, philosophe et universitaire, est professeur à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Grand prix Moron de l'Académie française en 2022 pour l'ensemble de son œuvre, elle a publié de nombreux ouvrages, dont *Pourquoi désobéir en démocratie?* (La Découverte, 2010).

© Éditions Le Pommier/Humensis, 2023, pour la présente édition  
Tous droits réservés

ISBN 978-2-7465-2614-3  
Dépôt légal – 1<sup>re</sup> édition : 2023, avril

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

## L'ESPRIT DE WALDEN

Peut-on compter sur soi-même, et comment ? Le jour où il s'installe au bord du lac de Walden – un 4 juillet, anniversaire de l'Indépendance américaine –, Henry David Thoreau (1817-1862) décide qu'il construira sa maison, et vivra seul, au milieu des bois, ne gagnant sa vie que du seul travail de ses mains<sup>1</sup>. Utopie ? Au bout de deux ans, Thoreau retourne à la civilisation, mais l'esprit de *Walden* vit toujours. En témoignent, aux États-Unis dans les années 1960 au moment de la bataille des droits civiques, et en ce siècle en France, les multiples actes de « désobéissance civile » – concept forgé par Thoreau.

Que signifie-t-il ? Je peux et je dois m'opposer à la loi, et m'isoler de la société, si je ne m'y reconnais pas. La désobéissance se fonde sur un principe moral, la « confiance en soi », qui encourage l'individu à refuser la loi commune et acceptée des autres, en se fondant sur sa propre conviction. L'idée de désobéissance civile est née dans l'un des berceaux les plus emblématiques de la démocratie : dans les écrits de Thoreau et dans le petit cercle de penseurs

1. Voir *infra*, p. 25.

réunis autour de lui et de son maître et ami Emerson (1803-1882) à Concord, Massachusetts, aux États-Unis.

La désobéissance civile est le refus volontaire et ostensible d'appliquer un texte réglementaire ; c'est une forme d'action qui répond à une définition précise : refuser, de façon non violente, collective et publique, de remplir une obligation légale ou réglementaire au motif qu'elle viole un « principe supérieur ». Sanctionné, ce refus permet, à l'occasion d'un appel en justice, d'apprécier la légitimité d'une telle obligation. Il ne faut pas imaginer que désobéir est un acte qui recouvre toutes les résistances et toutes les révoltes.

C'est parce que sa société nie l'égalité des droits que prône sa propre Constitution que Thoreau revendique le droit de s'en retirer. Son installation provisoire à Walden est une protestation contre la vie que mènent les autres hommes (« *a life of quiet desperation* », de « tranquille désespoir<sup>1</sup> »), contre sa société telle qu'elle existe. Thoreau refuse la société de son temps pour les mêmes raisons qui ont poussé l'Amérique à vouloir l'indépendance, et à revendiquer les droits que sont la liberté, l'égalité, la recherche du bonheur. Il prend à la lettre la Déclaration d'indépendance étatsunienne :

Les gouvernements sont établis parmi les hommes pour garantir ces droits, et leur juste pouvoir émane du *consentement* des gouvernés. Toutes les fois qu'une forme de gouvernement devient destructive de ce but, le peuple a le droit de la changer et de l'abolir, et d'établir un nouveau gouvernement<sup>2</sup>.

1. *Ibid.*, p. 31.

2. Déclaration unanime des treize États unis d'Amérique réunis en congrès le 4 juillet 1876. (*Nous soulignons.*)



C'est ici et maintenant, chaque jour, que se règle mon consentement à ma société ; je ne l'ai pas donné, en quelque sorte, une fois pour toutes. Non que mon consentement soit mesuré ou conditionnel, mais il est, constamment, en discussion, ou en « conversation ». C'est cela qui définit la possibilité du dissentiment. Si l'on ne peut changer le gouvernement, on peut au moins refuser, suspendre son consentement. Le retrait de Thoreau à Walden est le refus *interne* d'une société elle-même désespérée<sup>1</sup>.

Ainsi déclare-t-il, dans *La Désobéissance civile*, refuser de faire allégeance à l'État, et souhaiter s'en retirer de manière effective. Il ne s'agit pas du retrait métaphorique de l'intellectuel qui se place au-dessus des conflits et de la mêlée, hors de l'institution. C'est le refus de l'allégeance à un ordre injuste. Si l'État refuse de dissoudre son union avec le propriétaire d'esclaves, alors chaque habitant se doit de le dissoudre<sup>2</sup>. Et Thoreau d'ajouter : « Je me demande parfois comment il se peut que nous soyons assez frivoles, si j'ose dire, pour prêter attention à cette forme grossière, mais quelque peu étrangère, de servitude appelée l'Esclavage Nègre, tant il est de fins et rusés maîtres pour réduire en esclavage le Nord et le Sud à la fois<sup>3</sup>. » Si j'accepte la société, si je la reconnais comme mienne, je suis esclave, nous le sommes tous, même nous, citoyens du Nord des États-Unis. Emerson et Thoreau se

1. « C'est vrai, j'aurais pu résister par la force avec plus ou moins d'effet, pu m'élancer le "criss" en main sur la société ; mais je préférerais que la société s'élancât le "criss" en main sur moi, elle étant la personne désespérée », *infra*, p. 233.

2. *Ibid.*, p. 441.

3. *Ibid.*, p. 30.

## Avertissement de l'éditeur

*La traduction de Walden ou la Vie dans les bois reprise dans cette édition a paru pour la première fois à la Nouvelle Revue française en 1922. Celle de La Désobéissance civile a paru chez F. Rieder et C<sup>ie</sup> Éditeurs en 1921, sous le titre Désobéir. Toutes deux ont été corrigées. L'orthographe et la typographie ont été modernisées.*

*Sauf indication contraire, les notes de bas de page, appelées par des astérisques (\*), sont des traducteurs.*



Walden  
ou la Vie dans les bois  
(1854)



## ÉCONOMIE

Quand j'écrivis les pages suivantes, ou plutôt en écrivis le principal, je vivais seul, dans les bois, à un mille de tout voisinage, en une maison que j'avais bâtie moi-même, au bord de l'étang de Walden, à Concord, Massachusetts, et ne devais ma vie qu'au travail de mes mains. J'habitai là deux ans et deux mois. À présent me voici pour une fois encore de passage dans le monde civilisé.

Je n'imposerais pas de la sorte mes affaires à l'attention du lecteur si mon genre de vie n'avait été de la part de mes concitoyens l'objet d'enquêtes fort minutieuses, que d'aucuns diraient impertinentes, mais que loin de prendre pour telles je juge, vu les circonstances, très naturelles et tout aussi pertinentes. Les uns ont demandé ce que j'avais à manger ; si je ne me sentais pas solitaire ; si je n'avais pas peur, etc., etc. D'autres se sont montrés curieux d'apprendre quelle part de mon revenu je consacrais aux œuvres charitables ; et certains, chargés de famille, combien d'enfants pauvres je soutenais. Je prierai donc ceux de mes lecteurs qui ne s'intéressent point à moi particulièrement de me pardonner si j'entreprends de répondre

dans ce livre à quelques-unes de ces questions. En la plupart des livres il est fait omission du *je*, ou première personne ; en celui-ci, le *je* se verra retenu ; c'est, au regard de l'égotisme, tout ce qui fait la différence. Nous oublions ordinairement qu'en somme c'est toujours la première personne qui parle. Je ne m'étendrai pas tant sur moi-même s'il était quelqu'un d'autre que je connusse aussi bien. Malheureusement, je me vois réduit à ce thème par la pauvreté de mon savoir. Qui plus est, pour ma part, je revendique de tout écrivain, tôt ou tard, le récit simple et sincère de sa propre vie, et non pas simplement ce qu'il a entendu raconter de la vie des autres hommes ; tel récit que par exemple il enverrait aux siens d'un pays lointain ; car s'il a mené une vie sincère, ce doit selon moi avoir été en un pays lointain. Peut-être ces pages s'adressent-elles plus particulièrement aux étudiants pauvres. Quant au reste de mes lecteurs, ils en prendront telle part qui leur revient. J'espère que nul, en passant l'habit, n'en fera craquer les coutures, car il se peut prouver d'un bon usage pour celui auquel il ira.

Ce que je voudrais bien dire, c'est quelque chose non point tant concernant les Chinois et les habitants des îles Sandwich que vous-même qui lisez ces pages, qui passez pour habiter la Nouvelle-Angleterre ; quelque chose sur votre condition, surtout votre condition apparente ou l'état de vos affaires en ce monde, en cette ville, quelle que soit cette condition, s'il est nécessaire qu'elle soit si fâcheuse, si l'on ne pourrait, oui ou non, l'améliorer. J'ai pas mal voyagé dans Concord : et partout, dans les boutiques, les bureaux, les champs, il m'a semblé que les habitants faisaient pénitence de mille étranges façons. Ce que j'ai entendu raconter des bramines assis exposés au feu de quatre foyers et regardant le soleil en face ;

ou suspendus la tête en bas au-dessus des flammes ; ou regardant au ciel par-dessus l'épaule « jusqu'à ce qu'il leur devienne impossible de reprendre leur position normale, alors qu'en raison de la torsion du cou il ne peut leur passer que des liquides dans l'estomac » ; ou habitant, enchaînés pour leur vie, au pied d'un arbre ; ou mesurant de leur corps, à la façon des chenilles, l'étendue de vastes empires ; ou se tenant sur une jambe au sommet d'un pilier – ces formes elles-mêmes de pénitence consciente ne sont guère plus incroyables et plus étonnantes que les scènes auxquelles j'assiste chaque jour. Les douze travaux d'Hercule étaient vétille en comparaison de ceux que mes voisins ont entrepris ; car ils ne furent qu'au nombre de douze, et eurent une fin, alors que jamais je ne me suis aperçu que ces gens-ci aient égorgé ou capturé un monstre plus que mis fin à un travail quelconque. Ils n'ont pas d'ami Iolas pour brûler avec un fer rouge la tête de l'hydre à la racine, et à peine est une tête écrasée qu'en voilà deux surgir.

Je vois des jeunes gens, mes concitoyens, dont c'est le malheur d'avoir hérité de fermes, maisons, granges, bétail, et matériel agricole ; attendu qu'on acquiert ces choses plus facilement qu'on ne s'en débarrasse. Mieux eût valu pour eux naître en plein herbage et se trouver allaités par une louve, afin d'embrasser d'un œil plus clair le champ dans lequel ils étaient appelés à travailler. Qui donc les a faits serfs du sol ? Pourquoi leur faudrait-il manger leurs soixante acres, quand l'homme est condamné à ne manger que son picotin d'ordure ? Pourquoi, à peine ont-ils vu le jour, devraient-ils se mettre à creuser leurs tombes ? Ils ont à mener une vie d'homme, en poussant toutes ces choses devant eux, et avancent comme ils peuvent. Combien ai-je rencontré de pauvres âmes immortelles, bien près d'être écrasées et étouffées sous



leur fardeau, qui se traînaient le long de la route de la vie en poussant devant elles une grange de soixante-quinze pieds sur quarante, leurs écuries d'Augias jamais nettoyées, et cent acres de terre, labour, prairie, herbage, et partie de bois ! Les sans-dot, qui luttent à l'abri de pareils héritages comme de leurs inutiles charges, trouvent bien assez de travail à dompter et cultiver quelques pieds cubes de chair.

Mais les hommes se trompent. Le meilleur de l'homme ne tarde pas à passer dans le sol en qualité d'engrais. Suivant un apparent destin communément appelé nécessité, ils s'emploient, comme il est dit dans un vieux livre, à amasser des trésors que les vers et la rouille gâteront et que les larrons perceront et déroberont\*. Vie d'insensé, ils s'en apercevront en arrivant au bout, sinon auparavant. On prétend que c'est en jetant des pierres par-dessus leur tête que Deucalion et Pyrrha créèrent les hommes :

*Inde genus durum sumus, experiensque laborum  
Et documenta damus quâ simus origine nati.*

Ou comme Raleigh le rime à sa manière sonore :

*From thence our kind hard-hearted is, enduring pain and care,  
Approving that our bodies of a stony nature are\*\*.*

Tel est le fruit d'une aveugle obéissance à un oracle qui bafouille, jetant les pierres par-dessus leurs têtes derrière eux, et sans voir où elles tombaient.

\* Matthieu, VI, 19.

\*\* Ovide: «D'où la race au cœur dur, ouvrant peine et souci,/ Preuve que de la pierre nos corps ont la nature.»

En général les hommes, même en ce pays relativement libre, sont tout simplement, par suite d'ignorance et d'erreur, si bien pris par les soucis factices et les travaux inutilement rudes de la vie, que ses fruits plus beaux ne savent être cueillis par eux. Ils ont pour cela, à cause d'un labeur excessif, les doigts trop gourds et trop tremblants. Il faut bien le dire, l'homme laborieux n'a pas le loisir qui convient à une véritable intégrité de chaque jour ; il ne saurait suffire au maintien des plus nobles relations d'homme à homme ; son travail en subirait une dépréciation sur le marché. Il n'a le temps d'être rien autre qu'une machine. Comment saurait se bien rappeler son ignorance – chose que son développement réclame – celui qui a si souvent à employer son savoir ? Ce serait pour nous un devoir, parfois, de le nourrir et l'habiller gratuitement, et de le ranimer à l'aide de nos cordiaux, avant d'en juger. Les plus belles qualités de notre nature, comme la fleur sur les fruits, ne se conservent qu'à la faveur du plus délicat toucher. Encore n'usons-nous guère à l'égard de nous-mêmes plus qu'à l'égard les uns des autres de si tendre traitement.

Certains d'entre vous, nous le savons tous, sont pauvres, trouvent la vie dure, ouvrent parfois, pour ainsi dire, la bouche pour respirer. Je ne doute pas que certains d'entre vous qui lisez ce livre sont incapables de payer tous les dîners qu'ils ont bel et bien mangés, ou les habits et les souliers qui ne tarderont pas à être usés, s'ils ne le sont déjà, et que c'est pour dissiper un temps emprunté ou volé que les voici arrivés à cette page, frustrant d'une heure leurs créanciers. Que basse et rampante, il faut bien le dire, la vie que mènent beaucoup d'entre vous, car l'expérience m'a aiguisé la vue ; toujours sur les limites, tâchant d'entrer dans une affaire

et tâchant de sortir de dette, boursier qui ne date pas d'hier, appelé par les Latins *æs alienum*, airain d'autrui, attendu que certaines de leurs monnaies étaient d'airain ; encore que vivant et mourant et enterrés grâce à cet airain d'autrui ; toujours promettant de payer, promettant de payer demain, et mourant aujourd'hui, insolubles ; cherchant à se concilier la faveur, à obtenir la pratique, de combien de façons, à part les délits punis de prison : mentant, flattant, votant, se rétrécissant dans une coquille de noix de civilité, ou se dilatant dans une atmosphère de légère et vaporeuse générosité, en vue de décider leur voisin à leur laisser fabriquer ses souliers, son chapeau, son habit, sa voiture, ou importer pour lui son épicerie ; se rendant malades, pour mettre de côté quelque chose en prévision d'un jour de maladie, quelque chose qui ira s'engloutir dans le ventre de quelque vieux coffre, ou dans quelque bas de laine derrière la maçonnerie, ou, plus en sûreté, dans la banque de briques et de moellons ; n'importe où, n'importe quelle grosse ou quelle petite somme.

Je me demande parfois comment il se peut que nous soyons assez frivoles, si j'ose dire, pour prêter attention à cette forme grossière, mais quelque peu étrangère, de servitude appelée l'Esclavage Nègre\*, tant il est de fins et rusés maîtres pour réduire en esclavage le Nord et le Sud à la fois. Il est dur d'avoir un surveillant du Sud\*\* ; il est pire d'en avoir un du Nord ; mais le pis de tout, c'est d'être le commandeur d'esclaves de vous-même. Qu'allez-vous me parler de divinité dans l'homme ! Voyez le charretier sur la grand-route, allant de jour ou de nuit au marché ;

\* L'auteur écrit à l'époque de l'agitation anti-esclavagiste.

\*\* Allusion aux surveillants d'esclaves des États du Sud.

## TABLE DES MATIÈRES

---

|                           |   |
|---------------------------|---|
| <i>L'esprit de Walden</i> | 5 |
|---------------------------|---|

### WALDEN OU LA VIE DANS LES BOIS (1854)

|  |     |
|--|-----|
| <i>Économie</i>                              | 25  |
| <i>Où je vécus, et ce pour quoi je vécus</i> | 119 |
| <i>Lecture</i>                               | 141 |
| <i>Bruits</i>                                | 157 |
| <i>Solitude</i>                              | 179 |
| <i>Visiteurs</i>                             | 193 |
| <i>Le champ de haricots</i>                  | 211 |
| <i>Le village</i>                            | 227 |
| <i>Les étangs</i>                            | 235 |
| <i>La ferme Baker</i>                        | 267 |
| <i>Considérations plus hautes</i>            | 279 |

|  |     |
|--|-----|
| <i>Voisins inférieurs</i>                      | 295 |
| <i>Pendaison de crémaillère</i>                | 313 |
| <i>Premiers habitants et visiteurs d'hiver</i> | 335 |
| <i>Animaux d'hiver</i>                         | 353 |
| <i>L'étang en hiver</i>                        | 367 |
| <i>Le printemps</i>                            | 387 |
| <i>Conclusion</i>                              | 411 |

LA DÉSOBÉISSANCE CIVILE  
(1849)

|                                |     |
|--------------------------------|-----|
| <i>La Désobéissance civile</i> | 431 |
|--------------------------------|-----|

## LES PIONNIERS DE L'ÉCOLOGIE

Dans la même collection

AUDUBON, *Scènes de la nature*, présenté par Henri Gourdin

AUDUBON, *Vies d'oiseaux*, présenté par Henri Gourdin

BARTRAM, *Voyages dans les Florides*, présenté par Sébastien Baudoin

BUFFON, *Histoire naturelle des animaux sauvages*, présenté par  
Bruno David

EMERSON, *Nature, suivi de Société et solitude*, présenté par Hicham-  
Stéphane Afeissa

HUMBOLDT, *De l'Orénoque au Cajamarca*, présenté par Gilles  
Fumey et Jérôme Gaillardet

HUMBOLDT, *Steppes et déserts*, présenté par Gilles Fumey et Jérôme  
Gaillardet

FABRE, *Souvenirs entomologiques*, présenté par Henri Gourdin

MICHELET, *La Montagne*, présenté par Antoine de Baecque

RECLUS, *Histoire d'un ruisseau, suivi de Du sentiment de la nature  
dans les sociétés modernes*, présenté par Valérie Chansigaud

RECLUS, *Voyage à la Sierra Nevada de Sainte-Marthe*, présenté par  
Philippe Pelletier

SAND, *Écrits sur la nature*, présenté par Patrick Scheyder, postface  
de Gilles Clément

CE LIVRE A ÉTÉ COMPOSÉ EN MINION PRO  
ET FRUTIGER PAR IGS-CP.  
IL A ÉTÉ ACHÉVÉ D'IMPRIMER EN XXXXXX,  
AVEC DES ENCREs VÉGÉTALES  
ET SUR PAPIER FABRIQUÉ À PARTIR DE MATÉRIAUX RECYCLÉS  
ET DE BOIS PROVENANT DE FORÊTS GÉRÉES DURABLEMENT,  
PAR XXXXXX